

Depuis l'Antiquité, les îles ont été abondamment décrites et cartographiées. Au xv^e siècle, grâce au *Liber Insularum Arcipelagi* de Cristoforo Buondelmonte, les îles de l'archipel grec deviennent le modèle que l'on retrouve plus tard chez François Rabelais, et deux siècles après encore chez Jonathan Swift. À partir de cet ouvrage, maintes fois recopié, varié, glosé, se développe un genre, l'*Isolario*, ou « Insulaire », c'est-à-dire la collection d'îles, ou l'atlas d'îles, dont les exemples se multiplient jusqu'au xviii^e siècle, tantôt manuscrits et tantôt imprimés, en Italie d'abord, puis dans tous les pays d'Europe, de l'Espagne à la Hollande. L'un des Insulaires les plus connus est celui du cosmographe André Thevet, élaboré vers 1586 et demeuré inachevé, riche de quelque trois cents cartes d'îles et étendu à toutes les mers du globe. Parallèlement, l'attention continue de se porter sur Lucien de Samosate dont *l'Histoire vraie* n'en finit pas d'être relue, pour alimenter les voyages de Pantagruel, puis ceux de Gulliver.

Ces études sur l'Insulaire, autrement dit les divers avatars d'un archipel universel en constante expansion, esquissent une réflexion sur la diversité non seulement des formes du savoir géographique, mais plus généralement des formes littéraires, histoire, encyclopédies, dictionnaires, récits de voyage, fictions viatiques ou poésie.

Illustration de couverture : Jérôme Bosch, *Le Jardin des délices*, huile sur bois (chêne), entre 1494 et 1505, détail du panneau central, *L'Humanité avant le Déluge*, Madrid, musée du Prado © Bridgeman Images



ÎLES ET INSULAIRES (XVI^e-XVIII^e SIÈCLE)

Centre V.L. Saulnier
Fondateur : Robert Aulotte †

Directeur
Frank Lestringant

Directeur adjoint
Olivier Millet

Membres
Frank Lestringant
Olivier Millet
Adeline Lionetto
Alexandre Tarrête

Conseil
Jean-Claude Arnould
Rosanna Gorris-Camos
Geneviève Guillemillot-Chrétien
Mireille Huchon
Isabelle Pantin
Frédéric Tinguely

Membres honoraires
Claude Blum
Nicole Cazauban
Madeleine Lazard

Cahiers V.L. Saulnier
34

Îles et Insulaires

(XVI^e-XVIII^e siècle)

sous la direction de Frank Lestringant et Alexandre Tarrête



Ouvrage publié avec le soutien de l'Association V.L. Saulnier,
du CELLF et du Conseil scientifique de l'Université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2017



© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN papier : 979-10-231-0558-2

PDF complet : 979-10-231-1664-9

Tirés à part en pdf :

Ouverture – 979-10-231-1665-6

I Tolias – 979-10-231-1666-3

I Cooper – 979-10-231-1667-0

I Karagiannis-Mazeaud – 979-10-231-1668-7

I Ternaux – 979-10-231-1669-4

I Gomez-Géraud – 979-10-231-1670-0

II Tinguely – 979-10-231-1671-7

II Tarrête – 979-10-231-1672-4

II Williams – 979-10-231-1673-1

II Racault – 979-10-231-1674-8

III Usher – 979-10-231-1675-5

III Monroe – 979-10-231-1676-2

IV Maus de Rolley – 979-10-231-1677-9

IV Klettke – 979-10-231-1678-6

IV Plazenet – 979-10-231-1679-3

IV Pioffet – 979-10-231-1680-9

V Hunkeler – 979-10-231-1681-6

V Conley – 979-10-231-1682-3

V Gœury – 979-10-231-1683-0

VI Bernard – 979-10-231-1684-7

VI Masse – 979-10-231-1685-4

Les îles et l'imaginaire de Ste Geneviève – 979-10-231-1686-1

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

DEUXIÈME PARTIE

Penser l'insularité

NAISSANCE DE LA ROBINSONNADE. FONCTIONS DE
L'ÎLE DANS *LE SOLITAIRE ANGLAIS (THE HERMIT, 1727)*
DE PETER LONGUEVILLE

Jean-Michel Racault

Ce qui différencie une robinsonnade d'une relation viatique, ou d'un roman d'aventures maritimes, ou d'un récit utopique, autres genres connexes avec lesquels elle partage certaines caractéristiques, ce sont trois spécificités : elle est inséparable d'un espace géographique, l'île déserte ; d'un scénario associé à ce lieu, la séparation de la société et la survie dans la solitude ; d'un texte fondateur qui lui a donné son nom et a fixé son cahier des charges, le roman de Daniel Defoe, *Vie et aventures de Robinson Crusoe* (1719)¹.

Ce genre nouveau, quand et comment apparaît-il exactement ? Non pas, en toute rigueur, avec l'œuvre-paradigme de Defoe, dont le statut fut celui d'un *hapax* tant qu'elle resta sans postérité. Elle utilisait certes un corpus de sources préexistantes², mais sans véritable conscience de s'inscrire dans une continuité sérielle ou de se plier aux exigences d'un scénario préétabli. Et si, aujourd'hui, c'est l'épisode insulaire qui fait le prix du roman, certains à l'époque en ont plutôt déploré la longueur, y voyant la partie la moins intéressante du livre³. La robinsonnade n'apparaît qu'avec la réécriture délibérée de l'œuvre génératrice posée comme hypotexte et la focalisation sur ce qui est apparu *a posteriori* comme constitutif de son identité générique, à savoir les motifs de l'île déserte, de la séparation sociale et de l'épreuve de la solitude, ceci avant même l'invention du terme (1731)⁴.

- 1 Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*, éd. Michael Shinagel, New York, Norton, 1975 ; *Vie et aventures de Robinson Crusoe*, trad. Pétrus Borel, dans *Romans*, éd. Francis Ledoux, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1959 [nos éditions de référence].
- 2 Voir David Fausett, *The Strange Surprising Sources of Robinson Crusoe*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1994.
- 3 Van Effen, auteur de la traduction française de la seconde partie de *Robinson Crusoe*, rapporte ainsi, dans sa préface, la réaction négative de lecteurs de la première partie se disant rebutés par le long séjour de Robinson dans l'île (Voir Paul Dottin, *Daniel Defoe et ses romans*, Paris/Oxford, PUF/Oxford University Press, 1924, t. II, *Robinson Crusoe, étude historique et critique*, p. 400).
- 4 La première attestation du mot *robinsonnade* employé dans un sens générique (*Robinsonaden*) semble être en effet celle de la préface de Johann Gottfried Schnabel à son roman *Die Insel Felsenburg* (1731-1743), mais bien avant, notamment en Allemagne,

Première imitation majeure de *Robinson, L'Ermite ou les Aventures de Philip Quarll* (1727) serait donc la première des robinsonnades. Mais ce texte « inaugural » est aussi une œuvre dérivée et seconde, qui fait de cette secondarité son sujet même⁵ en exhibant au lieu de le dissimuler le travail de réécriture dont elle est le produit. Attribué à un certain Peter Longueville dont on ne sait rien et qui pourrait n'être qu'un pseudonyme⁶, ce roman a connu en Angleterre et dans divers pays européens, notamment en France sous le titre *Le Solitaire anglais* (1728), une diffusion considérable⁷. Celle-ci, presque équivalente à celle de son modèle durant le XVIII^e siècle – environ vingt-cinq éditions anglaises ou américaines jusqu'à 1800 –, fut relayée jusqu'à l'ère victorienne par une foule de *chapbooks*, adaptations et abrégements à l'intention du public populaire ou enfantin. Ce qui explique que le livre, l'un des plus présents apparemment dans les foyers paysans, ait été également connu d'écrivains comme Charles Lamb ou Charles Dickens, et qu'en plein XX^e siècle encore, Aldous Huxley lui ait emprunté le nom de son héros dans son roman *Point contrepoint* (1928)⁸. Un tel contraste entre l'obscurité de l'auteur et la réception du livre est déjà un sujet d'étonnement⁹, mais la singulière étrangeté du récit en offre un second,

des romans d'aventures furent publiés sous un titre incluant le nom de *Robinson* considéré comme personnage-type à valeur générique. Philip Babcock Gove cite deux ouvrages anonymes publiés dès 1722 : *Der Teutsche Robinson oder Bernhard Creutz*, et *Der Sächsische Robinson oder Willhelm Retchirs Reisen* (*The Imaginary Voyage in prose fiction*, London, The Holland Press, 1961, p. 122-125).

- 5 Voir Alain Buisine, « Repères, marques, gisements : à propos de la robinsonnade vernienne », dans François Raymond (dir.), *L'Écriture vernienne [Jules Verne II]*, Paris, Minard, 1978, p. 113-139.
- 6 Certaines sources donnent pour auteur Alexander Bicknell, mort en 1796, auteur de plusieurs ouvrages publiés à partir de 1777, dates peu compatibles avec celle de *The Hermit* (1727). D'autres attribuent l'ouvrage à Dorrington, personnage fictif remplissant le rôle de l'« éditeur », erreur présente jusque dans l'ouvrage de référence de Martin Green : *The Robinson Crusoe Story*, University Park (PA)/London, The Pennsylvania State University Press, 1990, p. 26. Une variante de l'édition de 1727 comporte une épître dédicatoire à Sir Thomas Seabright signée Peter Longueville, ce qui irait dans le sens de l'authenticité.
- 7 Peter Longueville, *The Hermit or the Unparalleled [sic] Sufferings and Surprising Adventures of Mr. Philip Quarll, an Englishman*, Westminster, J. Cluer, A. Campbell, T. Warner, B. Creak, 1727. Les références paginales renvoient à cette édition. La traduction française de 1728 (reprise au tome IV des *Voyages imaginaires*, Amsterdam/Paris, s.n., 1787 : *Le Solitaire anglois, ou Aventures merveilleuses de Philippe Quarll*) étant peu fidèle, nous avons proposé notre propre version.
- 8 Pour la liste des éditions ou traductions (en français, hollandais et allemand dès 1728) et pour leur réception, voir Philip B. Gove, *The Imaginary Voyage in prose fiction*, op. cit., p. 262-268. Sur la lecture de *The Hermit* dans *Point Contrepoint* d'Aldous Huxley, voir Jerome Meckier, « Quarles among the Monkeys: Huxley's Zoological Novels », *The Modern Language Review*, 68/2, avril 1973, p. 268-282. Le roman de Huxley a repris en le modifiant légèrement le nom du héros de Longueville (Quarles au lieu de Quarll), retenant surtout la relation entre l'homme et le singe, réinterprétée à travers *Robinson Crusoe* et le « Quatrième Voyage » de *Gulliver* de Swift.
- 9 Gove signale une lettre de Charles Lamb à Walter Wilson (1823) qui va dans ce sens : « *I do not know who wrote Quarll. I never thought of Quarll as having an author* » (« Je ne sais pas

car son ironie et sa complexité ne permettent pas de mettre sur le compte de la seule maladresse les bizarreries de construction, les phénomènes de répétition et d'échos, les dérives vers le merveilleux ou l'allégorie. Pour en proposer une explication, ne faudrait-il pas partir du statut de ce roman, et aussi du genre nouveau qu'il inaugure ?

Comme tous les genres issus de la réécriture d'un texte-paradigme fortement individualisé, la robinsonnade est vouée à une thématique itérative. Le récit se construit en fonction du modèle, et parfois contre lui, grâce à des jeux de répétitions, d'approximations et d'écarts qui peuvent osciller entre l'hommage, la simple imitation ou la parodie, mais toujours sur le mode du redoublement. À la réécriture de l'œuvre-source, la robinsonnade ajoute souvent d'autres types de répétitions¹⁰. Celles-ci tiennent au décor insulaire, car une île est un univers ou du moins un continent en réduction qu'elle résume, redouble ou corrige, et à la situation du protagoniste. Coupé de son existence sociale antérieure par le naufrage qui l'a jeté dans l'espace clos de l'île, le héros robinsonien, ramené à la solitude et à l'état de nature, est assimilable à Adam à l'origine des temps. D'où souvent une double réécriture, l'une explicite, celle du roman-paradigme de Defoe, l'autre généralement implicite (mais pas ici), celle du récit de la Genèse, et parfois une troisième, celle des événements de l'Histoire globale du dehors dont la micro-histoire insulaire peut apparaître comme l'écho symbolique¹¹.

L'Ermite actualise avec netteté ces divers niveaux de réécriture, mais joue aussi sur la reprise, purement interne au texte, de situations, de décors, de motifs propres au monde fictionnel de l'île. La première étape de notre parcours concernera cet effet d'auto-réécriture, si l'on peut dire, apparemment lié à la construction très singulière de ce roman.

qui a écrit *Quarll*. Je n'ai jamais pensé que *Quarll* pouvait avoir un auteur ») (*The Imaginary Voyage in prose fiction, op. cit.*, p. 268). Cet « anonymat », aggravé par le déclassé littéraire frappant les « genres mineurs », explique que le livre, rituellement cité dans les travaux sur l'histoire de la robinsonnade ou celle de la littérature populaire, n'ait pas fait l'objet d'études monographiques. À signaler quelques pages dans P. Dottin, *Daniel Defoe et ses romans, op. cit.*, t. II, p. 389-391. Nous abordons brièvement ce texte dans notre article « Retraites robinsonniennes. Sécession, solitude et rédemption chez Leguat, Defoe et Longueville », *Dix-huitième siècle*, 48, « Se retirer du monde », 2016, p. 245-259.

10 Sur le genre de la robinsonnade, sa définition et ses constantes formelles, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage *L'Utopie narrative en France et en Angleterre, 1675-1761*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991 (voir notamment p. 215-243). Pour une vue d'ensemble des robinsonnades en Angleterre au XVIII^e siècle, on se reportera à Artur Blaim, « The English Robinsonade of the Eighteenth Century », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 275, 1990.

11 Sur ces divers points, voir notre *Robinson et compagnie. Aspects de l'insularité politique de Thomas More à Michel Tournier*, Paris, Petra, 2010.

Le récit s'organise en trois parties précédées d'un appareil paratextuel comportant un frontispice, une carte, un poème liminaire et une préface de l'« éditeur », signée des initiales P.L. La première partie, censément rédigée à la première personne par un voyageur, le marchand Dorrington, relate son exploration d'une île située à assez faible distance de la façade pacifique de la côte mexicaine en compagnie de l'Espagnol Alvarado. Ayant parcouru les paysages enchantés de l'île, ils découvrent ensuite un asile de verdure admirablement aménagé, puis son habitant, un homme âgé, nu et barbu, suivi d'un singe apprivoisé, qui y vit depuis cinquante ans. Le Solitaire narre son histoire à son visiteur, lui confiant également le manuscrit autobiographique qu'il a rédigé, à charge pour lui de le mettre en forme et de le publier. Le contenu de ce document, retranscrit par Dorrington à la troisième personne à son retour, constitue les deux parties suivantes.

142

Le second livre retrace les vingt-huit premières années de la vie du futur Ermite, Philip Quarll, à Londres. Fils d'un maçon et d'une femme de ménage, mais ayant pu faire quelques études, tour à tour répétiteur, apprenti serrurier, aide-cambrioleur, marin, soldat, maître de musique, escroc, époux d'une prostituée, puis successivement de trois autres femmes qu'il dépouille et abandonne, le jeune picaro échappe de justesse à la potence et s'embarque pour les mers du Sud, où le naufrage lui offre une nouvelle existence.

Toujours fictivement réécrite par Dorrington à la première personne, mais intégrant aussi des extraits à la première du manuscrit originel, la troisième partie couvre les cinquante années passées par l'Ermite dans l'île qu'il a explorée et aménagée, découvrant progressivement les manifestations étranges dont elle est le siège et s'ouvrant lui-même par les songes et les visions à la communication avec le surnaturel, voire à la prophétie politique.

On pourrait trouver maladroite ou naïve cette organisation narrative assez complexe, qui consacre le panneau central du triptyque aux aventures londoniennes peu édifiantes du héros dans la première partie de sa carrière. Elles relèvent d'un réalisme trivial caractéristique du genre de la « biographie criminelle », variété spécifiquement britannique du picaresque¹², dans un décor urbain, en rupture complète avec un autre décor, celui de l'île déserte, qui occupe les deux volets latéraux, et un autre modèle, celui de l'« autobiographie spirituelle » puritaine¹³, auquel se rattache aussi l'œuvre de Defoe.

La division en triptyque, délibérée puisqu'elle est longuement expliquée dans la préface, crée entre les deux volets latéraux insulaires, ainsi séparés par les

12 Voir Françoise du Sorbier, *Récits de gueuserie et biographies criminelles de Head à Defoe*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 1984.

13 Voir George A. Starr, *Defoe and Spiritual Autobiography*, Princeton, Princeton University Press, 1965.

épisodes urbains, des effets de parallélisme et de répétition. Les événements narrés dans la première partie le sont à nouveau dans la troisième : Dorrington relate d'abord son exploration de l'île, puis décrit l'ermitage, son ameublement, ses dépendances, enfin rencontre le vieillard, qui récapitule et commente sur le mode de la visite guidée. Les mêmes éléments sont repris dans la troisième partie en récit historique : le manuscrit de l'ermite, retranscrit à la troisième personne, détaille pareillement l'arrivée dans l'île, son exploration, son aménagement, de sorte que les mêmes faits sont relatés deux voire trois fois. Aux répétitions résultant des récits multiples – témoignage de Dorrington en tant que personnage, puis entretien rapporté avec le vieillard dans la première partie, enfin dans la dernière narration autobiographique de l'ermite retranscrite – s'ajoutent d'autres effets de répétition liés à des rêves, des visions, des avertissements surnaturels. Lorsque ce qui est annoncé en songe se réalise, situation fréquente puisque l'activité onirique de l'Ermite est intense et que tous ses rêves, assure-t-il, « se sont toujours avérés des présages »¹⁴, il en résulte logiquement un double récit. On trouve aussi deux épisodes dans lesquels apparaît un oiseau merveilleux (p. 198-200, p. 229-230), apparitions qui relèvent vraisemblablement de l'allégorie historico-politique ; ayant tué d'une flèche le premier volatile, Quarll préserve son splendide plumage, mais le dépouille de sa chair corrompue ; quant au second un peu plus tard, jugé être « un présage de quelque rébellion ou révolution en *Europe* »¹⁵, la date de l'événement – 1689 – explicite la double allusion : il s'agit de la Glorieuse Révolution de 1688-1689, qui vit la fuite de Jacques II puis la mise en place d'une monarchie parlementaire rénovée, fondée sur la liberté individuelle et la tolérance religieuse, grâce à l'avènement de Guillaume d'Orange, fondateur d'une nouvelle dynastie¹⁶.

Plus accentuée vers la fin, la dérive allégorique signale l'une des fonctions possibles de l'île, qui est de représenter symboliquement l'histoire dynastique britannique entre la restauration des Stuarts après 1660, l'accès au trône de la maison d'Orange (1689), puis de celle de Hanovre à partir de 1714. Si les affrontements, auxquels l'Ermite sert d'arbitre, entre les deux espèces de singes qui se partagent son territoire peuvent figurer les conflits entre jacobites et orangistes (p. 246), d'autres allusions sont plus difficiles à décrypter, comme

14 « [...] *all my Dreams, said he, have always prov'd ominous* » (p. 165).

15 « *The Bird being gone out of Sight, he made Reflections on the Adventure, which he judges to be a Prognostick of some Rebellion or revolution in Europe* » (p. 230).

16 Sans doute faut-il comprendre que la Glorieuse Révolution, au lieu de céder aux tentations républicaines de la première Révolution anglaise, a sagement préservé la forme monarchique du gouvernement, tout en éliminant les « chairs corrompues », à savoir l'absolutisme de Jacques II et ses sympathies catholiques, instaurant ainsi une monarchie parlementaire moderne.

la coexistence, botaniquement étrange, des chênes, des roses et des chardons (p. 255), qui doit renvoyer à l'Acte d'Union de 1707 rattachant l'Écosse à l'Angleterre. L'allégorie historico-politique relève d'une sorte de réécriture inversée, puisque c'est le monde réel qui répète, en clair et à l'échelle de l'Europe, les messages obscurs reçus par l'Ermite dans le microcosme insulaire sous la forme d'avertissements providentiels, d'apparitions surnaturelles, de songes prémonitoires. La vision prophétique d'une Grande-Bretagne pleinement réconciliée, sur laquelle se termine le roman (p. 264), suggère une fonction métapolitique de la robinsonnade : c'est seulement en apparence que l'île est coupée du monde extérieur ; en réalité, elle le reflète, ou plutôt préfigure sur un autre mode, comme dans les utopies, le nouvel ordre politique qui pourrait y prendre place. L'analyse au reste est également applicable au roman de Defoe, qui peut se lire lui aussi comme une transposition des révolutions d'Angleterre, de la dictature de Cromwell à la Glorieuse Révolution de 1688-1689, dont Robinson, prototype de l'*homo economicus* des Temps modernes, met en œuvre par avance les valeurs dans son entreprise de colonisation de l'île¹⁷.

Aux effets de répétition et d'échos qui s'établissent entre l'univers extérieur et le monde de l'île, il faudrait ajouter, internes à celle-ci, d'autres récurrences de décors liées à sa nature particulière, qui communique avec la surnature. Comme celle du magicien Prospero dans *La Tempête* de Shakespeare, l'île de Philip Quarll est une enclave de merveilleux où l'on n'est jamais vraiment sûr de la réalité de ce que l'on croit voir. En y débarquant, Dorrington aperçoit de très loin « quelque chose comme un homme, avec une autre créature », le craintif Alvarado, son compagnon, « un géant accompagné d'un homme de taille ordinaire, tous deux armés de pied en cap » ; en s'approchant, ils distinguent enfin un animal qu'ils sont incapables d'identifier et qui se révélera être un singe, avec un vénérable vieillard à la majestueuse barbe blanche : belle illustration des « représentations erronées que la distance imprime aux objets »¹⁸. Longueville, qui semble influencé par l'immatérialisme de Berkeley et peut-être a médité sur le jet d'eau servant de frontispice aux *Dialogues d'Hylas et de Philonous*, est visiblement fasciné par les illusions des sens¹⁹, optiques ou sonores, l'incertitude

17 La fonction métapolitique, particulièrement marquée dans les robinsonnades anglaises du XVIII^e siècle (la question dynastique est encore présente en 1751 à l'arrière-plan de *The Life and Adventures of Peter Wilkins* de Robert Paltock), ne leur est pas spécifique. Pour une lecture « métapolitique » de *Robinson Crusoé* et de *L'île mystérieuse* de Jules Verne, voir *Robinson et compagnie*, op. cit., p. 211-251 et 281-302.

18 « [...] something like a Man, with another Creature », « [Alvarado] would have it to be a Giant, and a Man of common size with him, and both arm'd Cap-a-pee », « the Misrepresentations Distance causes on Objects » (p. 12-14).

19 « The old Gentleman thereupon made several learned Observations on the Alterations that Distance works upon Objects, and how easily our Opticks may be deceiv'd, drawing from thence this Inference, that we ought not to be positive of the Reality of what we see afar off,

des apparences, les phénomènes étranges, le fantastique latent lié à l'hésitation entre naturel et surnaturel.

Certains sites de l'île, régulièrement visités et devenus des sortes de temples naturels, manifestent des affinités électives avec le surnaturel. Le superstitieux Alvarado est enclin à y voir l'effet de quelque diablerie, et dans l'Ermitte, desservant du culte, une sorte de nécromancien, comme Prospero dans *La Tempête* (p. 43). Mais ces lieux d'affleurement du merveilleux, plusieurs fois décrits par Dorrington comme par Quarll et par conséquent inscrits dans un système de répétition interne des motifs, servent aussi de reflets ou d'échos du monde extérieur, leur décor purement naturel évoquant les créations artificielles du monde humain : ici, on croit apercevoir au loin des remparts « dont certaines parties rivalisent avec l'apparence d'une ville, des groupes de maisons, avec ici et là la flèche d'une tour surmontant les autres édifices », ailleurs « l'exacte ressemblance avec une troupe lointaine d'hommes en armes rangés en ordre de bataille », ou encore « l'aspect d'une cité en ruines »²⁰ ; une fontaine naturelle, « digne d'orner les jardins d'un monarque²¹ », dont le bassin, alimenté en eau grâce à une source cachée par un mystère qui surpasse les merveilles artificielles de l'art hydraulique (p. 176-177), est décorée de sculptures aux formes animales ou anthropomorphes sans autre artisan que la nature (p. 37) ; non moins naturelle, une caverne aux échos renvoie à l'infini « un invisible chœur de voix harmonieuses, qui ne le cèdent en presque rien aux hautbois, trompettes ou autres instruments mélodieux²² » ; c'est là que, deux fois le jour, le Solitaire vient chanter des psaumes, « si transporté de les entendre répéter qu'il aurait pu passer des heures à écouter [...] ces sons mélodieux, si propres à narrer l'œuvre merveilleuse du Tout-Puissant, et à exhaler sa louange²³ ».

La construction itérative – récit par Dorrington de son exploration de l'île en compagnie du vieillard au premier livre, puis mémoire autobiographique

nor to affirm for Truth that which we only heard of » (p. 35) [« Le vieillard fit à ce sujet plusieurs observations savantes sur les altérations que la distance imprime aux objets, et combien aisément notre vision est sujette à l'erreur, inférant de ce constat que nous ne devrions pas nous tenir trop assurés de la réalité de ce que nous voyons de loin, ni affirmer comme vrai ce que nous ne connaissons que par oui-dire »].

20 « [...] on the left Hand did stand a Rampart made of one solid Stone, adorn'd by Nature with various Forms and Shapes, beyond the Power of Art to imitate; some parts chalinging a Likeness to a City, and Clusters of Houses, with here and there a high Steeple standing above the other Buildings; another Place claiming a near Resemblance to a distant Squardon of Men of War in a Line of Battle; [...] at some Distance from thence the Prospect of a demolish'd City is presented to the Sight » (p. 175).

21 « [...] a Fountain to adorn a Monarch's Garden » (p. 37).

22 « [...] an invisible Chorus of harmonious Voices, little inferior to Hautboys, Trumpets, or other melodious Musick » (p. 38).

23 « [...] So delighted with the Repetition, that he could have spent Hours in the hearing of it; but why should I, said he, waste those melodious Sounds, so fit to relate the Almighty's wonderful Works, and set forth his Praise? » (p. 176).

de l'Ermitte retranscrit par son visiteur au troisième livre – donne donc lieu à des descriptions strictement parallèles de ces divers décors d'un livre à l'autre (p. 36 à 43 du livre I, p. 175 à 180 du livre III), mais aussi à des reprises en écho des mêmes motifs à l'intérieur de chaque livre, puisque les sites décrits sont liés à des pratiques répétées, comme le culte biquotidien. L'île enchantée est également un lieu où s'abolissent les frontières entre nature et surnature ou entre nature et art : la source est une fontaine, la grotte une cathédrale, l'écho un concert, de sorte que l'espace insulaire répète les décors du monde social dont il est pourtant l'antithèse. Cette image de l'île, lieu d'enchantement épiphanique et total ouvert à l'illusion et à la métamorphose, doit beaucoup plus à la tradition du ballet de cour de l'époque baroque (à laquelle se rattache aussi *La Tempête*) qu'au nouveau réalisme romanesque de Defoe. C'est pourtant à propos de l'imitation dans *L'Ermitte* du modèle de *Robinson Crusoe* qu'on peut parler proprement de réécriture et de naissance de la robinsonnade.

146

Avant d'en venir au roman de Defoe comme objet de réécriture, signalons l'intérêt évident de l'auteur de *L'Ermitte* pour l'acte d'écriture envisagé dans sa matérialité. Le lexique l'atteste (*to write, to transcribe, to scrawl, to blot out...*), ainsi que les précisions sur le support utilisé : unique objet sauvé du naufrage, un coffre contenant « un rouleau de plusieurs feuilles de parchemin²⁴ » fixe l'attention de Dorrington, et aussi celle plus intempestive d'un singe graphomane dont il sera question plus loin. Quarll s'en sert pour rédiger son autobiographie ; mais pour qui et pourquoi le fait-il ? D'abord pour lui-même, non par vanité, assure-t-il, « mais pour conserver en mon esprit les multiples grâces reçues du Ciel depuis ma jeunesse et consigner les merveilleux effets de la Providence²⁵ », « afin d'être en mesure, faute d'autre livre, de récapituler ses actions passées²⁶ ». À cette perspective « interne » d'une lecture-écriture mémorielle qui est déjà répétition, s'en ajoute une autre, « externe », orientée vers le public virtuel destinataire, dans l'espoir d'« apporter un encouragement aux malheureux et un réconfort aux affligés²⁷ ». Ce qui passe par la médiation d'une écriture seconde, celle de Dorrington, « relateur » plutôt que simple « éditeur », qui se justifie longuement des « amendements » apportés au texte original : transvocalisation

24 « the next Thing he took out, was a Roll of several Sheets of Parchment » (p. 183).

25 « [...]for I did not write it out of Ostentation or to exert my Parts, but to keep me in mind of the many Mercies I have receiv'd from Heaven ever since my Youth, and to record the wonderful Effects of Providence » (p. 41).

26 « [...]and now having Materials to begin his Journal, he immediately fell to Work, that, for want of other Books, he might, at his leisure, peruse his past Transactions, and the many Mercies he had receiv'd from Heaven » (p. 183).

27 « That if ever these Writings should have the Luck to fall into the Hands of Men after my Decease, they might be an Encouragement to the Destitute, and a Comfort to the Afflicted » (p. 41).

par transposition de la première à la troisième personne (il ne s'agit donc pas d'une simple transcription du manuscrit), modernisation du vocabulaire et du style (obsoletes, puisque Quarll a quitté l'Angleterre il y a cinquante ans), enfin redistribution en trois parties des matériaux narratifs, justifiée par Dorrington au nom de la méthode, mais qui altère inévitablement l'original. Par une inconséquence voulue, présente aussi dans les utopies de Foigny et de Veiras, la fiction de la réécriture, laquelle est seule livrée au lecteur, revient à poser l'existence d'un texte premier tout en le rendant inaccessible²⁸.

Le projet de réécriture de Defoe est clairement affiché. Certes, l'auteur de *L'Ermite* n'est pas allé jusqu'à introduire dans son titre une référence explicite à l'œuvre de son prédécesseur, ainsi que le feront diverses robinsonnades dès le XVIII^e siècle, la mention obligée ou presque de l'« ancêtre thématique »²⁹ devenant plus tard une quasi-constante du genre³⁰. Mais son intitulé est visiblement calqué sur celui de Defoe, pareillement développé en sommaire sur le modèle des relations de voyages véridiques du temps :

*L'Ermite : ou les Souffrances sans pareilles et les surprenantes aventures de M. Philip Quarll, Anglais, qui fut découvert dernièrement par M. Dorrington, marchand de Bristol, sur une île inhabitée de la mer du Sud, où il a vécu plus de cinquante années sans aucun secours humain, où il continue à résider à ce jour, et d'où il ne reviendra pas*³¹. [Suit un résumé analytique de chacun des trois livres.]

- 28 Dans *La Terre australe connue* (1676), l'« éditeur » G. de F. – en réalité l'auteur du livre, Gabriel de Foigny – indique avoir publié après les avoir traduites du latin les aventures « réduites et mises en lumière » par ses soins du héros Nicolas Sadeur, dont il a recueilli à titre posthume le manuscrit. Denis Veiras, l'auteur de *Histoire des Sévarambes* (1677-1679), dit tenir le sien d'un certain capitaine Siden, le rôle de l'« éditeur » s'étant borné à le mettre en ordre et à le traduire de l'italien, du provençal et du latin. Si dans les utopies ces stratégies éditoriales participent d'une mise à distance spatiale et idéologique de la société imaginaire par rapport à l'Europe, elles pourraient mimer les robinsonnades mimer l'acte de réécriture d'un texte premier tout en signifiant l'impossibilité d'une remontée à l'origine.
- 29 Pierre Macherey, « L'ancêtre thématique : *Robinson Crusoé* », dans *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1966, p. 266-275.
- 30 Cette caractéristique du genre, signalée par tous ceux qui l'ont étudié, apparaît très tôt. Elle conduit à faire référence à *Robinson Crusoé* dans des rééditions d'ouvrages parfois antérieurs à 1719 et qui ne doivent rien au modèle, notamment en Allemagne, où *Gil Blas* (1715) est republié sous le titre *Der Spanische Robinson* (1726), *Krinke Kesmes* (1708) sous celui de *Der Holländische Robinson* (1721), les *Voyages et aventures de François Leguat* (1707) sous celui de *Der Französische Robinson* (1723).
- 31 *The Hermit: or, the Unparalleled Sufferings and Surprising Adventures of Mr. Philip Quarll, an Englishman. Who was lately discovered by Mr. Dorrington, a Bristol Merchant, upon an uninhabited Island in the South-Sea; where he has lived above Fifty Years, without any human Assistance, still continues to reside, and will not come away.* On comparera avec la page de titre de *Robinson Crusoé* (édition originale, 1719) : *The Life and Strange Surprising Adventures of Robinson Crusoe, of York, Mariner: Who lived Eight and Twenty Years all alone in an uninhabited Island on the Coast of AMERICA, near the Mouth of the Great River of Oroonoke; Having been cast on Shore by Shipwreck, wherein all the Men perished but himself. With An Account how he was at last Strangely deliver'd by Pirates. Written by Himself.*

La dernière précision introduit toutefois une importante variation au regard de l'hypotexte et inaugure d'une certaine façon une lignée future de contestation du modèle, celle des « Robinsons définitifs » qui, à l'instar du héros de Michel Tournier³², choisiront, contre le Robinson original, de rester dans l'île plutôt que de revenir au monde social. C'est dire que la réécriture de Longueville joue à la fois sur l'imitation et sur l'innovation, comme le suggère aussi l'appareil iconographique liminaire. Celui-ci comporte une carte de l'île. Évoquant par sa forme et son décor celle qui accompagnait les *Réflexions sérieuses*, tome III de *Robinson*, elle en offre une version spatialement déplacée : toujours au large du continent américain, l'île ne se trouve plus dans l'Atlantique, mais dans le Pacifique, à quelque distance de la côte mexicaine³³. Quant au frontispice, recopié avec quelques variantes dans toutes les éditions, il semble avoir beaucoup fait pour le succès populaire du livre. Il représente le héros sous l'aspect classiquement robinsonien d'un naufragé à la longue barbe blanche, accompagné, en lieu et place de Vendredi, de son serviteur Beaufidèle porteur d'un chargement de bois.

Or Beaufidèle est un singe, animal dont le choix ne doit rien au hasard. Dans la topique fixée par l'iconographie renaissante, le singe est par excellence l'imitateur de l'homme³⁴ : la créature, dont « une parfaite raison se donnait à voir dans toutes les actions³⁵ », apprend par l'exemple à couper du bois et à lier des fagots. Mais le singe est aussi emblématique de la réécriture, quoique sur un mode parodique et dégradé. Quaril ne cesse de déplorer la disparition de son cher Beaufidèle, malheureusement tué dans un affrontement entre les deux espèces de primates de l'île, et encore plus les initiatives inopportunes de son congénère remplaçant. Tout à son zèle intempestif, le jeune singe, imitateur maladroit de son maître, qu'il voit occupé à rédiger son autobiographie, profite d'une sortie de ce dernier pour griffonner sur le manuscrit, de sorte qu'« en un quart d'heure que dura mon absence, il gâta ce qu'il m'avait fallu six mois entiers pour écrire³⁶ ». Comment interpréter cette petite scène, peut-être une

32 Michel Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* [1967], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972.

33 Cette distance, « environ sept lieues de la côte » selon Dorrington (p. 2), soit à peu près l'étendue du Pas-de-Calais, pourrait conforter une lecture allégorique en une époque de vive tension franco-anglaise, l'île pouvant alors représenter l'Angleterre et la côte mexicaine le Continent.

34 Voir, par exemple, la série de gravures satiriques anonymes de la première moitié du xvii^e siècle sur le thème « Les singes contrefont les hommes », dans Frédéric Tristan et Maurice Lever, *Le Monde à l'envers*, Paris, Hachette-Massin, 1980, p. 59-60.

35 « [...] for perfect Reason was seen in all its Actions » (p. 21).

36 « [...] in a quarter of an Hour that I was absent, he blotted out as much as I had been full six Months writing » (p. 22).

réminiscence de *L'Utopie* de More³⁷? On pourrait y voir une mise en abyme auto-ironique par l'auteur lui-même, « singe » avoué de Daniel Defoe, de son activité de réécriture. Mais, se désignant ainsi comme « singe d'un singe » en somme, imitateur au second degré, il laisse du même coup à Defoe la place guère plus enviable de « singe au premier degré », lui-même imitateur, sinon plagiaire. Cette hypothèse relève d'une interprétation spéculative difficile à étayer, mais qui rejoint les remarques concernant l'exploitation des sources dans *Robinson Crusoé*, notamment celles des versions publiées de l'aventure authentique du marin Selkirk à Juan Fernandez³⁸. Or cet archipel du Pacifique, océan où Longueville, bien avant Tournier, a déplacé son île (que Defoe, lui, situait dans l'Atlantique, vers l'embouchure de l'Orénoque), apparaît aussi dans le récit du voyage de retour de Dorrington (p. 61), juste après qu'il a expliqué comment il a procédé pour la réécriture du manuscrit de Quarll.

Plus explicitement ironique, une petite anecdote envisage une sorte d'exploitation commerciale du héros robinsonien : le jeune mousse avoue au Solitaire indigné que le projet du navire français à bord duquel il se trouvait était de capturer l'Ermite afin de le montrer pour de l'argent (p. 238), et même de démonter sa cabane pour en faire une taverne ! L'allusion satirique au commerce robinsonien et à ses produits dérivés – dès 1719 a paru une version abrégée du roman de Defoe³⁹ – se retourne évidemment aussi contre l'auteur de la réécriture, qui exploite le même marché et en est conscient.

C'est la préface qui rend explicite la filiation unissant *L'Ermite* à *Robinson Crusoé*. Se défendant d'être autre chose qu'un simple éditeur du manuscrit de Dorrington, lui-même éditeur de celui de Philip Quarll, le mystérieux P. L. n'en exprime pas moins d'emblée des jugements littéraires assez tranchés. S'il loue les *Voyages de Gulliver*, qui venaient de paraître (1726), et leur « moralité déguisée » s'adressant à « la variété supérieure de l'espèce humaine », il traite avec condescendance les romans d'un auteur qu'il ne nomme pas, qui, écrit-il, « ont trouvé leurs admirateurs parmi les lecteurs de la catégorie inférieure »⁴⁰. Il en mentionne trois, tous de Defoe en effet : *Robinson Crusoé*,

37 Dans le chapitre « Des voyages des Utopiens », Raphaël raconte qu'un singe déchira malencontreusement son édition grecque de Théophraste qu'il se proposait de laisser à ses hôtes utopiens. Cette anecdote est analysée dans Louis Marin, *Utopiques : jeux d'espace*, Paris, Éditions de Minuit, 1973, p. 213-245.

38 L'ouvrage de Pat Rogers, *Robinson Crusoe* (London, Allen and Unwin, 1979), reproduit (p. 155-162) les deux principaux récits du « délaissement » subi par Selkirk dans les années 1704-1709, celui de Woodes Rogers (1712) et celui de Richard Steele (1713).

39 Sur cette version abrégée, publiée par le libraire Thomas Cox en juillet 1719, voir P. Dottin, *Daniel Defoe et ses romans*, op. cit., t. II, p. 347.

40 « [...] the Morality in Masquerade, which may be discovered, in the Travels of Lemuel Gulliver, has been an equal Entertainment to the superior Class of Mankind », « [...] have had their Admirers among the lower Rank of Readers » (p. V).

Moll Flanders, *Colonel Jack*, ouvrant ainsi plusieurs pistes d'intertextualité littérairement hiérarchisées⁴¹.

Les trois textes cités correspondent à la structure tripartite du livre. La première partie de *L'Ermite*, récit par Dorrington de ses voyages, dont l'exploration de l'île et les entretiens avec Quarll constituent l'épisode principal, associe la réécriture de *Colonel Jack* (1722) et celle de *Robinson Crusoe*, donc le modèle du récit d'aventures maritimes et celui du roman de l'île déserte. La seconde partie, qui pose un problème de cohérence narrative et de consistance psychologique, la transformation d'un personnage picaresque d'escroc au mariage en pieux ermite n'étant pas expliquée, apparaît comme une transposition au masculin de *Heurs et malheurs de la fameuse Moll Flanders* (1722). Quant à la troisième partie, elle revient au modèle robinsonien, bien qu'elle s'écarte du réalisme à la manière de Defoe pour dériver vers le merveilleux ou l'allégorie. La pluralité des modèles – auxquels il faudrait encore ajouter probablement *La Tempête* de Shakespeare et *Le Voyage du pèlerin* de Bunyan – explique partiellement les bizarreries du livre, qui juxtapose des matériaux hétérogènes.

150

Mais pourquoi un tel choix ? La référence élogieuse aux *Voyages de Gulliver*, pastiche ironique des récits de voyage en vogue, dont l'esthétique littéraire est en réalité à l'opposé de celle de Defoe, suggère pour *L'Ermite* une hypothèse similaire. Le texte de Longueville n'est pas une réécriture de celui de Swift, encore qu'il doive sans doute quelque chose au code de lecture satirico-allégorique des *Voyages de Gulliver*, notamment pour l'importance accordée au thème animal (les singes peuvent faire penser aux Yahoos du « Quatrième Voyage »). Mais le modèle swiftien pourrait bien être ce qui imprègne dans *L'Ermite* la réécriture de *Robinson* : *Robinson* relu à travers Swift en somme, avec tout ce qu'il faut d'apparente soumission au modèle, mais aussi de distance ironique. N'est-ce pas ainsi qu'il faudrait comprendre, toujours dans la préface de *L'Ermite*, la reprise presque littérale du dispositif préfaciel d'authentification ironiquement mis en œuvre par Swift dans les *Voyages de Gulliver* ? Il prend pareillement la forme d'une chaîne de garants, le témoignage de Quarll, narrateur autobiographe auteur du récit premier, étant garanti par un second témoignage, celui de Dorrington, responsable de sa réécriture, et ce dernier par un troisième, celui de l'« éditeur » :

Quant à l'authenticité de cet écrit, j'en assure d'autant plus le lecteur que M. Dorrington est tenu de tous ceux qui le connaissent pour un gentilhomme

41 « If Robinson Crusoe, Moll Flanders, and Collonel Jack have had their Admirers among the lower Rank of Readers; it is as certain, that the Morality in Masquerade, which may be discovered, in the Travels of Lemuel Gulliver, has been an equal Entertainment to the superior Class of Mankind » (« The Preface » p. V).

d'une insoupçonnable véracité qui ne saurait tenter d'en faire accroire au public ; aussi le *premier* livre ci-après fut-il écrit entièrement par lui-même, et les *second* et *troisième* livres fidèlement transcrits du rouleau de parchemin de M. Quarll, suite de ce que mon ami avait commencé⁴².

Mais quelle confiance accorder au quasi-anonyme P. L., aussi douteux que le prétendu « cousin Sympton » censé attester l'existence de Gulliver et la réalité de ses aventures ? Le soupçon d'imposture pèse d'autant plus ici sur toute la chaîne d'attestation que la voix originelle du Solitaire a disparu : le manuscrit de ce dernier ayant été réécrit, nous dit-on, et de surcroît gribouillé par un singe, on cherche vainement la trace du *je* fantôme de Quarll sous le *il* de Dorrington, qui transforme en personnage de fiction le narrateur autobiographe auteur du récit originel. La stratégie des réécritures multiples est perverse. En s'appliquant délibérément le jeu sur le vrai et le faux dont Swift se servait pour tourner en dérision les voyages fabuleux donnés pour authentiques dans les *Voyages de Gulliver*, Longueville (s'il existe) ne jette pas seulement le soupçon sur son propre récit ; il le retourne aussi indirectement contre *Robinson Crusoé*, son autre modèle, qu'il imite tout en le contestant.

Très nombreuses, notamment dans la première partie, les références robinsonniennes s'affichent dans *L'Ermite* avec une certaine complaisance sous la forme de clichés, de motifs topiques, voire de quasi-citations : ainsi l'aspect physique de l'Ermite, vénérable vieillard remarquable, comme le personnage de Defoe, par la longueur de sa barbe et de sa chevelure (p. 13) ; la perte des repères chronologiques, qui l'oblige à vivre selon un calendrier devenu insulaire, au risque de violer involontairement le repos du septième jour (p. 18, 187) ; le rapprochement qu'il établit entre sa situation et celle du condamné recevant sa grâce sur l'échafaud (p. 160, 178) ; les quelques graines miraculeusement découvertes dans la doublure de son vêtement, promesse d'une réinvention de l'agriculture (p. 196) ; tous ces motifs empruntés à *Robinson* entrent dans une idéologie apparemment donnée pour identique à celle du modèle, faite de rationalisme utilitariste, d'économisme individualiste, de culte puritain du travail et de providentialisme biblique. L'effet de réitération de l'hypotexte est encore plus visible dans l'histoire de Thomas Jenkins (p. 48-50), dont Dorrington recueille le récit de la bouche d'un Espagnol. Cette micro-robinsonnade en abyme reprend les principaux éléments du récit de l'arrivée

42 « *As to the Genuineness of this Treatise, I am farther to assure the Reader, that as Mr. Dorrington is allowed by all who know him, to be a Gentleman of unquestionable Veracity, and above attempting an Imposition upon the Publick; so the first Book herein was wholly written by himself, and the second and third Books were faithfully transcribed from Mr. Quarll's Parchment Roll, which was a Continuation of what my Friend had begun* » (p. VII).

de Robinson dans l'île : abandonné par des pirates, Jenkins, après avoir lui aussi passé sa première nuit dans un arbre, inventorie les ressources de l'île et grâce à la redécouverte du feu entame le parcours accéléré de la nature à la culture ; mais on y trouve aussi des singes, comme dans l'île de Philip Quarll, la référence externe se complétant ainsi d'une auto-référence.

Toutefois, Longueville entretient avec son hypotexte un rapport compliqué, fait de fascination imitative, mais aussi de distance ironique, voire de parodie. Texte composite, *L'Ermite* est issu d'une hybridation hasardeuse : comment concilier la « biographie criminelle » de la seconde partie, inspirée de *Moll Flanders*, et l'« autobiographie spirituelle » puritaine relatant l'itinéraire du pécheur de la faute à l'expiation, puis à la rédemption, code de lecture possible de *Robinson Crusoe* et modèle de Longueville pour ses première et troisième parties ? L'effet produit par la juxtaposition des deux modèles est si étrange et si destructeur qu'on ne peut l'expliquer que par une énorme maladresse ou par une volonté parodique. Peut-on vraiment prendre au sérieux la transformation inexplicquée d'un héros picaresque en un pieux ermite ? La rédemption de Robinson, coupable d'ailleurs de bien moindres écarts, passait par un douloureux processus de prise de conscience, puis de conversion et d'expiation, qui occupait la majeure partie des vingt-huit années de son séjour. Rien ne justifie celle de Philip Quarll, qui n'exprime aucune repentance pour sa vie antérieure, bénéficiaire passif d'un naufrage salvateur qui l'a projeté dans une nouvelle existence sans qu'il ait rien fait pour cela :

152

C'est le secours de la Providence [...] qui m'a arraché à la gueule dévoratrice de la mort pour m'établir en sûreté sur ce paisible morceau de terre ; j'ai fait naufrage, grâce en soit rendue à mon créateur, et d'être naufragé me sauva⁴³.

L'idéologie providentialiste, aussi marquée chez Longueville que chez Defoe, n'est pas de la même nature et laisse entrevoir une théologie différente. Dans son île qu'il baptise initialement « île du Désespoir », Robinson expie d'abord par la souffrance et le travail forcé les deux crimes de sa vie passée – oubli de Dieu et désobéissance à la volonté paternelle – avant d'accéder à la repentance par la conversion, et beaucoup plus tard au pardon divin consacré par la resocialisation et le retour en Europe, car pour lui la solitude n'a jamais été autre chose qu'une épreuve nécessaire ; en quoi Defoe est fidèle à l'anti-érémitisme puritain⁴⁴.

43 « [...] but if I may ask, pray how came you here? By the Help of Providence, reply'd the good old Man, who snatch'd me from out of the ravenous Jaws of Death, to fix me in this safe and peaceable Spot of Land; I was shipwreck'd, thanks to my Maker, and was sav'd by being cast away » (p. 14).

44 Voir David Blewett, « The Retirement Myth in *Robinson Crusoe*; a Reconsideration », *Studies in the Literary Imagination*, 15/2, « Daniel Defoe : The making of his prose fiction », 1982, p. 37-50.

« Ermite » au contraire, selon l'identité fort explicite que lui assigne le titre, Quarll est une sorte de Robinson quiétiste et consentant, bénéficiaire instantané d'une élection providentielle qu'il n'a en réalité rien fait pour mériter.

Ce solitaire qui ne cesse de réaffirmer son mépris du monde, où il exclut tout retour, et de célébrer sa chance d'être ainsi préservé des dépravations de la société, est-il crédible? Bien qu'il se targue d'un bonheur surpassant celui des princes, il avoue aussitôt qu'il manque à ce bonheur d'être partagé, car « si l'homme, qui fut créé pour la félicité, eût pu être par lui-même complètement heureux, on ne lui eût pas donné une compagne »⁴⁵. Obsédé en réalité par sa solitude, tenté même par le suicide, dont le détourne *in extremis* l'apparition surnaturelle d'un monstre marin venu lui représenter l'énormité du péché qu'il s'apprête à commettre (p. 216-218), Quarll est soumis à une autre tentation plus scabreuse avec l'arrivée dans l'île d'un jeune naufragé français qu'il prend d'abord pour une femme et à qui il fait imprudemment partager sa couche, occasion de rêves érotiques peu en accord avec la rhétorique puritaine du récit. Tout en « [remerciant] le Ciel que cela ne fût arrivé qu'en songe » et en « [implorant] son pardon pour avoir laissé si libre cours à la concupiscence de la chair »⁴⁶, il se justifie par l'exemple d'Adam et Ève dans la Bible (p. 236), dont pourtant, à la différence de Robinson, il ne mentionne jamais la lecture.

Malgré cette caution religieuse, l'intrusion de la sexualité dans l'île déserte, à la fois incongrue et déviante, ramène l'ancien séducteur plurigame à de vieilles tentations et jette le doute sur sa vertu affichée. Réécriture ironique de la relation Robinson-Vendredi, dont Longueville reprend fidèlement les étapes éducatives – apprentissage de l'anglais, puis des bases du véritable christianisme, le naufragé étant papiste –, l'épisode du jeune mousse français jette indirectement une lumière assez trouble sur l'ambiguïté potentielle du roman de Defoe. Mais la suite est pire : ayant remplacé par un singe le jeune homme qui a pris la fuite, Quarll, incommodé par la « chaleur nocturne un peu excessive »⁴⁷ de l'animal, doit lui confectionner un coussin pour l'admettre dans son lit! En dépit de la parfaite dignité du ton, l'interprétation scabreuse est difficilement évitable.

La réécriture de l'épisode de Vendredi dans *L'Ermite* frappe donc le personnage, à travers ses avatars successifs, d'une dégradation croissante aboutissant

45 « [...] now, said he, Heavens be prais'd, I exceed a Prince in Happiness, [...] yet, I think there is still something wanting to complete my Happiness, if a Partner in Grief lessens Sorrow, certainly it must in Delight augment the Pleasures. [...] if Man, who was created for Bliss, could have been compleatly happy alone, he would not have had a companion given him » (p. 208).

46 « Starting out of his Sleep at the Approach of those sad Troubles, he returns Heaven Thanks that it was but a Dream, and begs Pardon for having given so much way to the Concupiscence of Flesh; so gets up, tho' sooner than ordinary, lest he should fall a Sleep, and dream again of Women » (p. 236).

47 « [...] the beast, being a little too hot at Nights for it to lie upon the Bed » (p. 252).

à l'animalisation. Chez Defoe, c'est Vendredi qui permet à Robinson la redécouverte d'autrui et le prépare à renouer avec la société. Son homologue, chez Longueville, exprime plutôt l'échec de la quête de l'altérité et justifie pour le héros romanesque le choix définitif de la solitude et le rejet de la vie sociale. Le jeune mousse n'est pas une femme, comme l'a d'abord laissé croire une singulière erreur de genre, ce qui exclut la possibilité d'une perpétuation *in situ* d'une robinsonnade devenue familiale, selon un scénario mainte fois mis en œuvre dans les robinsonnades ultérieures, de *L'Île Felsenburg* de Schnabel (1731-1743) au *Robinson suisse* de Johann David Wyss (1812) ; et, de surcroît, ce faux Vendredi prend la fuite, laissant Robinson seul dans l'île, comme le fera aussi son successeur chez Michel Tournier.

154

Riche de résonances politiques en cette période de l'histoire britannique où persistent les conflits dynastiques, la question « à qui léguer l'île ? » ne peut, en l'absence d'héritiers naturels, recevoir aucune réponse. Faute de successeur légitime, Quarll se borne à rédiger un testament sans destinataire (p. 211-213), dressant un inventaire de ses biens revêtu de toutes les formes légales (« Tenement, Appurtenances, Messuages, Goods and Chattels ») ainsi qu'une liste des engagements à souscrire par l'éventuel bénéficiaire : dévotions bi-quotidiennes, observance du repos du septième jour, assistance aux naufragés, respect de la vie animale, protection de l'environnement naturel. Étonnamment moderne par ses préoccupations « écologiques », cette charte successorale peut se comprendre comme un cahier des charges de la fiction robinsonnienne de tradition protestante, mais aussi comme une allégorie politique applicable à la succession au trône des îles britanniques.

L'Ermite offre donc bien plus qu'une simple imitation de *Robinson Crusoe*. C'est une réécriture critique, tantôt simplement ludique, tantôt parodique ou satirique, jouant sur un autre modèle où l'île ne serait pas un lieu « réaliste » d'expiation par la souffrance et le travail en vue d'une restauration du lien à autrui, mais un espace magique ouvert à la surnature et qui, au lieu de préparer le retour de l'individu à la société, le ramènerait à l'innocence de l'Éden.

Le récit biblique de la création et l'épisode du Paradis terrestre peuvent être considérés comme l'arrière-plan générique de toute robinsonnade, presque au même titre que le roman de Defoe. Tantôt explicite, tantôt virtuelle, la réécriture des premiers chapitres de la Genèse y précède et englobe celle de *Robinson Crusoe*, œuvre qui elle-même, nous l'avons montré ailleurs⁴⁸, ne se comprend pleinement qu'à la lumière du mythe de l'origine de l'homme : Robinson, jeté dans l'île le jour de ses vingt-six ans, y naît ou y renaît sous une forme adulte,

48 Voir *Robinson et compagnie*, *op. cit.*, p. 167-235.

comme Adam créé par Dieu du limon. L'ancien naufragé remplit lui-même plus tard une fonction identiquement salvatrice et créatrice sur la personne du jeune sauvage auquel très symboliquement il attribue précisément le même âge. En revanche, un thème attendu est très peu présent chez Defoe : le regard initial sur l'« île du Désespoir », où le naufragé s'attend soit à périr de faim, soit à être dévoré par des bêtes féroces, se nuance certes au fil du séjour de touches plus positives, mais cette île n'est jamais un Éden ; c'est un lieu d'épreuves où la survie est conquise par le travail et la conversion par la souffrance et la pénitence, un enfer devenu purgatoire, mais pas un paradis terrestre.

Extrêmement présent dans *L'Ermite* – bien que le discours religieux de Quarll ne comporte pas de renvoi textuel aux Écritures, à la différence de celui de Robinson –, l'intertexte biblique y fait l'objet d'un traitement complètement différent. La référence à la Genèse y est explicite, comme l'identité adamique du héros. Le Solitaire, qui « juge sa présente situation être celle d'Adam avant sa chute », assure « n'avoir point de place pour les désirs, si ce n'est la perpétuation de toutes choses dans leur état présent »⁴⁹. Il n'en rappelle pas moins que le premier homme, bien que possesseur du monde, se sentait incomplet sans la compagne que Dieu lui façonna ; préoccupation tout à fait étrangère au héros de Defoe, qui attend d'avoir retrouvé l'Angleterre pour se marier. Inversement, en opposition à l'île démunie et austère de Robinson, celle de Quarll est d'emblée donnée pour paradisiaque par l'« éditeur » dans son poème liminaire :

Il me semble avec lui partager les bosquets de l'*Éden*, et nul autre paradis ne s'offre à mes souhaits vagabonds ; ici point d'*ambition* en clinquant équipage, ni d'*envie* foulant aux pieds pauvreté ou modestie, ni d'intrusions de l'*avarice* et de l'*orgueil* hautain, et les reproches du *remords* ne troublent point son paisible sommeil⁵⁰.

Le bonheur insulaire se définit donc d'abord négativement, par la suppression de tout ce qui rend la vie sociale insupportable. Véritable anti-société, ce « second jardin d'Éden » surpasse même le premier, puisqu'il ne comporte « ni fruit interdit, ni femmes pour induire l'homme en tentation »⁵¹. À la différence de l'île de Robinson, qui n'est pas un Éden, puisque le travail y est la condition de la survie, « ici pousse naturellement ce pour quoi en Europe il

49 « *In this most blessed State he thinks himself as Adam before his Fall, having no Room for Wishes, only that every Thing may continue in its present Condition* » (p. 220).

50 « *Methinks I with him share of Eden's Grove, /And wish no better Paradise to rove; /Here's not Ambition with her gaudy Train, /Nor Envy trampling down the Poor or Mean, /Nor Avarice nor haughty Pride invade, /Nor can Remorse his slumb'ring Nights upbraid* » (p. IX).

51 « [...] *I tell you this is a second Garden of Eden, only here's no forbidden Fruit, nor Women to tempt a Man* » (p. 16).

nous faut labourer, cultiver et souffrir⁵² ». Assuré d'être nourri en tout temps par la Providence, bénéficiant dans un âge avancé au contact de la nature d'une forme anticipée de la « Grande Santé » nietzschéenne, ayant opté de surcroît pour la nudité adamique (p. 174), l'Ermite échappe à la loi du besoin et à l'obsession accumulative du héros de Defoe. La dimension « coloniale » et la parabole économique précapitaliste à la Defoe sont donc éliminées. Il y a bien un aménagement limité de l'île, mais toujours en accord avec la nature, sans chercher à la contraindre, encore moins à la transformer. Cette relation non productiviste et non accumulative avec l'environnement, qu'on pourrait qualifier, au risque de l'anachronisme, de pré-écologique, affleure particulièrement dans la description de la demeure du Solitaire (p. 4-10), dont l'architecture traduit une conception harmonique de la relation entre la nature et l'homme. Elle est faite de berceaux de verdure entrelacés dont les branches ont pris racine dans le sol, à la manière des palétuviers ; l'ameublement est végétal, comme le tapis d'herbe sèche au sol, et la vaisselle est faite de coquillages :

À supposer, dis-je, que cela soit l'œuvre de sauvages, ceux-ci l'emportent de loin sur nos artisans les plus expérimentés ; en ce lieu se donnait à voir une ordonnance que ne contraignaient point les règles de l'art, ainsi qu'une architecture accomplie qui ne devait rien à l'habileté de l'artiste, puisque seuls la Nature et le Temps avaient pu les porter à une telle perfection⁵³.

La synthèse miraculeuse de la nature et de l'art qui frappe tant Dorrington, lequel ignore encore si l'île est ou non peuplée, puisqu'il vient de débarquer, peut évoquer à la fois ces premiers temps de la société humaine que Rousseau appellera « l'âge des cabanes »⁵⁴ et le mythe de « la maison d'Adam au Paradis » dont les historiens de l'architecture ont fait l'histoire⁵⁵. Mais on observe la même fusion de la spontanéité naturelle et de l'ordre humanisé dans certains décors de l'île dont pourtant l'apparente artialisation ne doit rien à l'intervention humaine : la nature seule est à l'origine des merveilles hydrauliques de la fontaine, des sculptures qui ornent son bassin, des harmonieux concerts de la grotte aux échos, des jardins enchantés que nul n'a plantés, des visions fantastiques de tours de Babel et de villes en ruines... La Nature, ou la Surnature ? C'est la

52 « [...] here naturally grows what in Europe we plough, till and labour hard for » (p. 26).

53 « [...] if these, said I, be the Works of Savages, they far exceed our expert Artists; there regularity appear'd unconfine'd to the Rules of Art, and compleat Architecture without the Craft of the Artist, Nature and Time only being capable to bring them to that Perfection » (p. 6).

54 Voir la seconde partie du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, dans *Œuvres complètes*, éd. Bernard Gagnebin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 1964, p. 167 sq.

55 Voir Joseph Rykwert, *La Maison d'Adam au Paradis*, trad. Lucienne Lotringer, Paris, Éditions du Seuil, 1976.

sacralité du lieu, image du Paradis terrestre, mais aussi, est-il suggéré, avant-goût « des joies célestes dont jouissent véritablement les bienheureux⁵⁶ », qui justifie cette fusion de catégories en principe antinomiques. À la fois Paradis terrestre et Paradis céleste, cet « innocent jardin de la vie » qu'est l'île⁵⁷ restitue l'union originaire de l'homme et de la Création rompue par le Pêché :

[...] ne dites-vous pas fréquemment, si un homme est adonné à quelque vice, que c'est sa nature, alors que c'est l'effet et le fruit de sa corruption? Ainsi la Nature, qui présida à la grande origine de toutes choses à la Création, est à présent tenue responsable par de vils misérables de toutes leurs iniquités; si l'homme était demeuré dans son premier et naturel état d'innocence, la Nature aurait également poursuivi en sa faveur son originelle complaisance; nous pouvons aujourd'hui nous croire fort heureux si vient nous soutenir dans nos travaux cette même bénédiction qui, avant la chute de l'homme, répandait sur lui le repos et le plaisir⁵⁸.

D'où l'élimination du travail, malédiction imputable au péché originel – l'Ermite à proprement parler ne travaille jamais, il recueille la bénévolence de la nature – et l'assimilation de cette dernière ainsi sacralisée à la Providence divine, dans une perspective anthropocentriste et finaliste, car « les œuvres admirables de la nature [...] furent toutes destinées à l'usage et au plaisir de l'homme⁵⁹ ». D'où aussi une sorte d'immobilisation du temps biologique – l'âge est sans prise sur le Solitaire, qui se targue même d'avoir rajeuni depuis son naufrage cinquante ans plus tôt (p. 17) – ou encore le choix de la nudité comme restitution de l'état paradisiaque, selon une thématique souvent présente dans les utopies, de *La Terre australe connue* de Gabriel de Foigny au « Quatrième Voyage » de *Gulliver* de Swift. Toutefois Longueville innove par rapport à toutes les traditions antérieures en liant fortement tous les thèmes associés à la représentation de l'univers prélapsaire : édenisme, adamisme, providentialisme, anthropocentrisme, finalisme, ceci en s'appuyant, sans toutefois le citer, sur le passage de la Genèse (Gen., I, 26-28) où Dieu accorde à Adam la souveraineté sur tous les êtres de la terre, de la mer et du ciel. S'étant dépouillé accidentellement

56 « [...] *the celestial Joys the blessed do possess in Heaven* » (p. 40).

57 « [...] *this innocent Garden of Life* » (p. 32).

58 « [...] *don't you frequently say, if a Man is addicted to any Vice, that it is his Nature, when it is the Effect and Fruit of his Corruption? So Nature, who attended the great Origine of all things at the Creation, is now, by vile Wretches, deem'd in fault for all their Wickedness; had Man remain'd in his first and natural State of Innocence, Nature would also have continued her original Indulgence over him; we may now think ourselves very happy, if that Blessing attend our Labour, which, before the Fall of Man, did flow on him, accompanied with Ease and Pleasure* » (p. 27).

59 « [...] *the wonderful Works of Nature, which, said he, were all intended for the Use and Pleasure of Man* » (p. 32-33).

de ses vêtements pour transporter plus aisément les racines dont il se nourrit, Quarll constate avec surprise que les singes de l'île, agressifs jusque-là, le traitent avec une crainte révérencielle dont il cherche la cause :

Ce doit être un reste de cette déférence que la nature inculque à tous les animaux envers ce chef-d'œuvre fort noble et parfait de la création qu'on appelle l'*Homme*, lequel, apparaissant maintenant dans l'état où il fut d'abord créé et n'étant point déguisé sous des vêtements, recouvre un peu de ce respect dont il fut destitué par sa fatale transgression⁶⁰.

158

« Roi des animaux » au sein du Paradis terrestre par droit naturel et divin à la fois, Adam n'est-il pas aussi le prototype du monarque et le fondateur des dynasties légitimes ? C'est en gros la thèse de l'ouvrage posthume de Sir Robert Filmer, *Patriarcha, or the Natural Power of Kings* (1680), à laquelle Locke opposa, dans les deux *Traité du gouvernement civil*, la doctrine contractualiste d'une monarchie fondée sur la délégation des souverainetés individuelles⁶¹. Ces deux conceptions du pouvoir monarchique, l'une absolutiste et héréditaire, l'autre constitutionnelle et parlementariste, correspondent en gros à celles des deux grands partis, les Tories et les Whigs, qui dominent la vie politique britannique à partir de la fin du xvii^e siècle.

On s'étonnera peut-être de les voir mentionnés à propos d'un genre, la robinsonnade, qui semble exclure par principe le débat politique ; pourtant, même dans la solitude de l'île du bout du monde, loin des sociétés complexes de l'Europe, une réflexion sur l'exercice du pouvoir, la légitimité, l'usurpation, n'a rien d'exceptionnel. Il semble même que ces préoccupations soient indissociables des origines du roman de l'île déserte, puisqu'on les trouve dans *Robinson Crusoe*, ou bien avant dans certaines utopies insulaires comme *The Isle of Pines* de Henry Neville (1668). Le thème de la monarchie adamique exercée sur des animaux, faute de sujets humains dans l'île, est bien présent chez Defoe : en une petite scène auto-parodique, Robinson se représente dans ses fonctions de « roi » de l'île, accompagné de sa petite cour formée de son chien, son chat, son perroquet ; mais sa souveraineté prend une tout autre consistance dans le second volume, lorsque, après son retour en Angleterre, il décide de revenir dans son île désormais peuplée, devenue une sorte de colonie personnelle, afin de régler les conflits survenus entre temps parmi ses sujets.

60 « No, it must be a Remnant of that Awe, intail'd by Nature upon all Animals, to that most noble and compleat Masterpiece of the Creation call'd Man, which now appearing in the State he was first created in, and undistinguish'd by Cloaths, renews a Smatch of that Respect he has forfeited by his fatal Transgression, which ever since oblig'dhim to hide the Beauty of his Fabrick under a gaudy Disguise [...] » (p. 174).

61 Voir Frank Lessay, *Le Débat Locke-Filmer, avec la traduction de Patriarcha et du premier Traité sur le gouvernement civil*, Paris, PUF, 1998.

Or, chez Quarll, la nature purement édénique de l'île exclut une évolution vers un peuplement et par conséquent un accès à un pouvoir monarchique véritable, qui s'exercerait sur des sujets humains, non sur des animaux. L'entrée dans l'Histoire est incompatible avec la perfection paradisiaque. Un rêve, ou plutôt un cauchemar, lui montre ce qu'il adviendrait si, exauçant son vœu imprudent de mettre fin à sa solitude, le Ciel y amenait de nouveaux habitants : dans l'île bientôt peuplée et colonisée, un gouverneur viendrait lever des impôts, exiger des droits d'occupation, et finalement expulser le premier occupant (p. 209). Cette histoire hypothétique de l'île après peuplement, un peu semblable à celle dépeinte dans le second volume de *Robinson Crusôé*, en diffère cependant en ce qu'elle ne permet nullement au Solitaire de donner consistance à son fantasme monarchique, qu'il en est réduit à exercer, de façon quelque peu dérisoire, sur les deux espèces de singes de l'île.

On pourrait voir là – et ce serait une première interprétation possible du roman – le signe d'une incapacité à incarner le retour à l'Éden autrement que sur le mode d'une rêverie régressive incompatible avec l'état social. Recréer l'Éden, c'est se condamner à l'absolue solitude. Pas de compagnie féminine et donc pas de perspective de récréation de l'histoire humaine dans cet Éden sans péché et donc sans Ève, et du reste un poème moral inséré invite en termes assez crus à l'abstinence (« Ne gaspillez point votre vigueur ou votre substance avec les femmes⁶² »), ce qui pourrait justifier l'insertion en contre-épreuve du second livre relatant les mésaventures passées du séducteur polygame. Pas non plus de réintégration de l'Ermite à la société, ainsi qu'il en aurait eu la possibilité. Pourquoi, à la différence de Robinson, a-t-il refusé ce retour ? Malgré le « mépris du monde » dont il fait parade, malgré le bonheur incomparable dont il se targue, probablement pas par véritable goût de la solitude : elle lui pèse jusqu'à la tentation du suicide, et la frustration lui inspire des comportements étranges, on l'a vu. Mais la solitude est la condition de sa souveraineté sur l'espace de l'île, puisqu'elle le soustrait à la concurrence : il y est roi, fût-ce d'animaux, puisqu'il y est seul, dans un lieu d'exil imaginairement et peut-être mensongèrement transformé en paradis. Dans la typologie de Marthe Robert⁶³, Quarll se situerait du côté de l'« enfant trouvé » qui s'invente un royaume imaginaire, alors que Crusôé relèverait plutôt du modèle du « bâtard » qui choisit d'affronter le monde pour « s'élever par entreprise », ce qui le contraint à renoncer à la solitude pour renouer avec autrui.

Toutefois le livre supporte également une autre interprétation, sans doute plus conforme au projet conscient de l'auteur. « Roi des animaux », Quarll intervient

62 « *Waste not your Vigor or Substance on Women, lest Weakness and Want be your Reward* » (p. 31).

63 Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972, p. 131-233.

surtout pour apaiser les conflits, à la façon d'un arbitre supérieur, entre les deux populations de singes rivales, qu'il compare aux « querelles frivoles et quelquefois injustes qui s'élèvent parmi les princes⁶⁴ ». De quelles « querelles » peut-il s'agir ? Les quarante dernières pages du roman – qui cesse d'en être un, tant le souci élémentaire de vraisemblance est oublié – sont pleines de songes, de visions, d'apparitions, semées de dates également, d'autant plus surprenantes du reste que le héros est censé avoir perdu le décompte du temps calendaire. Elles pourraient justifier une lecture allégorique généralisée⁶⁵, déplaçant au genre émergent de la robinsonnade, à travers une réécriture distancée et parfois ironique de l'œuvre de Defoe, une satire politique d'actualité empruntée à un autre modèle, celui des *Voyages de Gulliver*, autre fiction insulaire. La toile de fond historique, celle du devenir politique de l'Angleterre des années 1680-1727, incite à voir dans les affrontements des singes ceux des Whigs et des Tories, ou des partisans des Stuarts et de ceux de Guillaume d'Orange, puis de la dynastie de Hanovre. Les dates permettent généralement de décrypter les allusions : la Glorieuse Révolution de 1689 (p. 230), l'Acte d'Union de 1707 entre l'Angleterre et l'Écosse (p. 256), la prophétie survenue en 1713 annonçant pour l'année suivante – 1714, date de l'avènement de George I^{er} de Hanovre – une lignée glorieuse de souverains (p. 262). Cette hypothèse, qui explique bon nombre des apparentes bizarreries du récit, pourrait aussi justifier sa publication : on ne peut exclure que ce livre ait été écrit à l'occasion de l'avènement de George II de Hanovre, survenu en 1727.

La lecture allégorique, qui transpose la fiction de l'île déserte dans l'histoire britannique, permet de résoudre au moins rhétoriquement la tension entre l'action sur le réel au sein de la société et la rêverie de retour à l'Éden imposant une solitude « heureuse » en réalité insupportable à celui qui la vit. La prophétie finale annonçant la fin prochaine de toutes les divisions au sein de la Grande-Bretagne (p. 264), le tableau contemplé en rêve d'une terre réconciliée (inspiré d'Isaïe, XI, 6), où cohabitent le loup, le lion et l'agneau (p. 243), relèvent certes des conventions des textes encomiastiques rédigés à l'occasion des couronnements et autres occasions de réjouissances publiques ; ces visions d'avenir lumineux, appliquées à une Grande-Bretagne transformée par la monarchie nouvelle dont on s'apprête à fêter l'avènement, n'en reviennent pas moins à projeter l'image glorieuse de l'insularité édénique sur la réalité sociale britannique future, donc à réunir deux espaces antinomiques. On peut supposer que, s'il venait à se réaliser un jour, ce programme d'utopie concrète rendrait sans objet la solitude de l'Ermite et lui permettrait d'accomplir ce retour à la société auquel tout Robinson aspire.

64 « [...] the frivolous, and often unjust Quarrels that arise among Princes » (p. 210).

65 L'île est donc assimilable à ces « îles-allégorèmes » analysées par Frank Lestringant. Voir Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, p. 318.

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- Architettura e Utopia nella Venezia del Cinquecento*, cat. expo., dir. Lionello Puppi, Venise, Palazzo Ducale, juillet-octobre 1980, Milano, Electa, 1980.
- ASDRACHAS, Spyros, « The Greek Archipelago: A Far-Flung City », dans Vasilis Sphyroeras, Anna Avramea, Spyros Asdrahas, *Maps and Map-makers of the Aegean*, Athens, Olkos, 1985, p. 235-248.
- ATKINSON, Geoffroy, *Les Nouveaux Horizons de la Renaissance française*, Paris, Droz, 1935.
- AUBERT DE LA RUË, Edgar, *L'Homme et les îles*, Paris, Gallimard, 1956.
- BENÍTEZ ROJO, Antonio, *El mar de las lentejas*, Barcelona, Plaza & Janés, 1985.
- , *La isla que se repite*, éd. définitive, Barcelona, Editorial Casiopea, 1998.
- , *The Repeating Island: The Caribbean and the Postmodern Perspective*, trad. James E. Maraniss, Durham, Duke University Press, 1996.
- BARBU, Daniel, MEYLAN, Nicolas et VOLOKHINE, Youri (dir.), *Monde clos. Les îles*, Gollion, Infolio éditions, 2015.
- BRACKE, Wouter, « Une note sur l'*Isolario* de Bartolomeo da li Sonetti dans le manuscrit de Bruxelles, B. R., CP, 17874 (7379) », *Imago Mundi*, 53, 2001, p. 125.
- BALLABRIGA, Alain, *Les Fictions d'Homère. L'invention mythologique et cosmographique dans l'Odyssée*, Paris, PUF, coll. « Ethnologies », 1998.
- BASSY, Alain-Marie, « Supplément au voyage de Tendre », *Bulletin du bibliophile*, 1982/1, p. 13-33.
- BÉRARD, Victor, *Les Navigations d'Ulysse*, Paris, Armand Colin, 1927-1929, 4 vol.
- BESSE, Jean-Marc, *Les Grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Paris/Lyon, ENS Éditions, 2003.
- BOIVIN, Jeanne-Marie, *L'Irlande au Moyen Âge. Giraud de Barri et la Topographia hibernica (1188)*, Paris, Champion, 1993.
- BORDONI, Benedetto, *Isolario (Venise, 1534)*, préface d'Umberto Eco, Paris/[Torino], Les Belles Lettres/Nino Aragno, 2000.
- BRESC, Henri, « Îles et "tissu connectif" de la Méditerranée médiévale », *Médiévales*, 47, « Îles du Moyen Âge », automne 2004, p. 11.
- BRUN, Patrice, *Les Archipels égéens dans l'Antiquité, v^e-II^e siècles avant notre ère*, Besançon, Université de Franche-Comté, 1996.

BUISINE, Alain, « Repères, marques, gisements : à propos de la robinsonnade vernienne », dans François Raymond (dir.), *L'Écriture vernienne [Jules Verne II]*, Paris, Minard, 1978, p. 113-139.

CALVINO, Italo, *Les Villes invisibles*, trad. Jean Thibaudeau, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1996.

Cartes et figures de la terre, cat. expo. Paris, Centre Georges Pompidou, 24 mai-17 novembre 1980, Paris, Centre Georges Pompidou, 1980.

CASTELIN, Jean-Pierre (dir.), « Îles réelles / îles rêvées », n° d'*Ethnologie française*, 2006/3.

CONLEY, Tom, *The Self-Made Map. Cartographic Writing in Early Modern France*, Minneapolis/London, University of Minnesota Press, 1996.

CONSTANTAKOPOULOU, Christy, *The Dance of the Islands: Insularity, Networks, the Athenian Empire, and the Aegean World*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

COSGROVE, Denis, *Apollo's Eye: A Cartographic Genealogy of the Earth in the Western Imagination*, Baltimore/London, Johns Hopkins University Press, 2001, p. 79-101.

370

DELEUZE, Gilles, « Causes et raisons des îles désertes », dans *L'Île déserte et autres textes. Textes et entretiens 1953-1974*, éd. David Lapoujade, Paris, Éditions de Minuit, 2002, p. 11-17.

DONATTINI, Massimo, « Bartolomeo da li Sonetti, il suo *Isolario* e un viaggio di Giovanni Bembo (1525-1530) », *Geographia Antiqua*, III-IV, 1994-1995, p. 211-236.

—, *Spazio e modernità. Libri, carte, isolari nell'età delle scoperte*, Bologna, Cooperativa Libreria Universitaria Editrice Bologna (CLUEB), 2000.

DUBOIS, Claude-Gilbert, « De la première "utopie" à la "première utopie française" (1516-1616). Bibliographie et réflexions sur la création utopique au XVI^e siècle », *Répertoire analytique de littérature française*, 1970, 1/1, p. 11-32 et 1/2, p. 7/25.

DUNIS, Serge (dir.), *Le Pacifique ou l'Odyssée de l'espèce. Bilan civilisationnel du grand Océan*, Paris, Klincksieck, 1996.

—, *D'île en île Pacifique*, Paris, Klincksieck, 1999.

FORTINI BROWN, Patricia, *Venice & Antiquity. The Venetian Sense of the Past*, New Haven/London, Yale University Press, 1996.

FOUGÈRE, Éric, *Les Voyages et l'ancre. Représentation de l'espace insulaire à l'Âge classique et aux Lumières (1615-1797)*, Paris, L'Harmattan, 1995.

—, « Espace solitaire et solidaire des îles : un aperçu de l'insularité romanesque au XVIII^e siècle », dans Jean-Claude Marimoutou et Jean-Michel Racault (dir.), *L'Insularité. Thématique et représentations*, Paris, L'Harmattan, 1995.

FRANZINI, Antoine et BOULOUX, Nathalie (dir.), « Îles du Moyen Âge », n° 47 de *Médiévales*, automne 2004, p. 5-138.

GANDELMAN, Claude, *Le Regard dans le texte. Image et écriture du Quattrocento au XX^e siècle*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986.

GINZBURG, Carlo, *Nulle île n'est une île. Quatre regards sur la littérature anglaise*, trad. Martin Rueff, Lagrasse, Verdier, 2005.

HALLYN, Fernand, *Le Sens des formes. Études sur la Renaissance*, Genève, Droz, 1994.

« Ilhas fantasticas », n° 46 d'*Oceanos*, avril-juin 2001.

JACOB, Christian, *L'Empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.

JACOB, Christian et LESTRINGANT, Frank (dir.), *Arts et légendes d'espaces. Figures du voyage et rhétoriques du monde*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1981.

JEANNERET, Michel, *Perpetuum mobile. Métamorphoses des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne*, Paris, Macula, 1997 ; 2nd éd. revue et complétée d'une postface, Genève, Droz, coll. « Titre courant », 2016.

KOLODNY, Émile Y., *La Population des îles de la Grèce. Essai de géographie insulaire en Méditerranée orientale*, Aix-en-Provence, Édisud, 1974, 3 vol.

LANCIONI, Tarcisio, *Viaggio tra gli Isolari*, préface d'Umberto Eco, Milano, Edizioni Rovello, 1991, avec en appendice un catalogue des *Isolari* établi par Paolo Pampaloni.

LEDUC, François-Xavier et PELLETIER, Monique, « Les Insulaires (*Isolari*) : les îles décrites et illustrées », dans Monique Pelletier (dir.), *Couleurs de la Terre. Des mappemondes aux images satellitales*, Paris, Éditions du Seuil/Bibliothèque nationale de France, 1998, p. 56-61.

LEGRAND, Émile, *Description des îles de l'Archipel par Christophe Buondelmonti ; version grecque par un anonyme publiée d'après le manuscrit du Sérail*, avec une traduction française et un commentaire, Paris, Leroux, 1897.

LESTRINGANT, Frank, « Insulaires », dans *Cartes et figures de la terre*, cat. expo. Paris, Centre Georges Pompidou, 24 mai-17 novembre 1980, Paris, Centre Georges Pompidou, 1980, p. 470-475.

—, « *Isolari*. Le isole vuote dell'arcipelago », dans Omar Calabrese, Renato Giovannoli et Isabella Pezzini, *Hic sunt leones. Geografia fantastica e viaggi straordinari*, cat. expo. Rome, Centro Palatino, janvier-mars 1983, Milano, Electa, 1983, p. 68-72.

—, « Catalogue des cartes du *Grand Insulaire* d'André Thevet », dans Mireille Pastoureau (dir.), *Les Atlas français (XVI^e-XVII^e siècles). Répertoire bibliographique et étude*, Paris, Bibliothèque nationale, 1984, p. 481-495.

—, « L'utopie amoureuse : espace et sexualité dans la *Basiliade* d'Étienne Gabriel Morelly », dans François Moureau et Alain-Marc Rieu (dir.), *Éros philosophe. Discours libertins des Lumières*, Paris, Champion, 1984, p. 83-107.

- , « Fortunes de la singularité à la Renaissance : le genre de l'*Isolario* », *Studi francesi*, 84, septembre-décembre 1984, p. 415-436.
- , « La voie des îles » ; « L'île des Amazones » ; « L'île des démons », dans *Îles*, Paris, Centre Georges Pompidou/Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard », 1987, p. 16-19, 26-27, 29.
- , « L'Insulaire de Rabelais ou la fiction en archipel (pour une lecture topographique du *Quart Livre*) », dans Jean Céard et Jean-Claude Margolin (dir.), *Rabelais en son demi-millénaire*, Genève, Droz, 1988, p. 249-274.
- , « Venise et l'Archipel chez quelques géographes de la Renaissance », dans Marie-Thérèse Jones-Davies (dir.), *L'Image de Venise au temps de la Renaissance*, Paris, Jean Touzot, 1989, p. 153-163.
- , « L'herbier des îles, ou le *Voyage du Levant* de Joseph Pitton de Tournefort (1717) », *Littérales*, 7, 1990, p. 51-67.
- , « L'île de Jonas, ou Robinson, prophète malgré lui », dans Lise Andries (dir.), *Robinson*, Paris, Autrement, coll. « Figures mythiques », 1996, p. 45-65.
- , « *Le Grand Insulaire et Pilotage* d'André Thevet, source pour l'histoire maritime », dans Christiane Villain-Gandossi et Éric Rieth (dir.), *Pour une histoire du « fait maritime »*. *Sources et champs de recherche*, Paris, Éditions du CTHS, 2001, p. 385-399.
- , *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002.
- , *Archipele und Inselreisen. Kosmographie und imaginäre Geographie im Werk von Rabelais*, trad. Cordula Wöbbeking et Sabine Zangenfeind, éd. et préface de Cornelia Klettke, Berlin, Frank & Timme, 2016.
- LÉTOUBLON, Françoise (dir.), *Impressions d'îles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1996.
- MALAMUT, Élisabeth, *Les Îles de l'Empire byzantin (VIII-XII siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Byzantina Sorbonensia », 1988, 2 vol.
- MARIMOUTOU, Jean-Claude et RACAULT, Jean-Michel (dir.), *L'Insularité : thématique et représentations*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- MARIN, Louis, *Utopiques : jeux d'espaces*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.
- MEUNIER, Jacques, *On dirait des îles*, Paris, Flammarion, coll. « Étonnants voyageurs », 1999.
- MILANESI, Marica, « Il *De Insulis et earum proprietatibus* di Domenico Silvestri (1385-1406) », *Geographia Antiqua*, 2, 1993, p. 133-146.
- MOLES, Abraham A., « Nissonologie ou science des îles », *L'Espace géographique*, 4, 1982, p. 281-289.
- MOLES, Abraham A. et ROHMER, Elisabeth, « Nissonologie ou science des îles », dans *Labyrinthes du vécu : l'espace, matière d'action*, Paris, Librairie des Méridiens/Klincksieck, 1982, p. 47-66.

- MONTESDEOCA MEDINA, José Manuel, *Los islarios de la época del humanismo: el De insulis de Domenico Silvestri, edición y traducción*, La Laguna, Servicio de Publicaciones Universidad de La Laguna, 2004.
- MOUREAU, François (dir.), *L'Île, territoire mythique*, Paris, Aux Amateurs de livres, 1989.
- MUNDY, Barbara E., « Mapping the Aztec Capital: The 1524 Nuremberg Map of Tenochtitlan, its Sources and Meanings », *Imago Mundi*, 50, 1998, p. 11-33.
- PELLETIER, Monique (dir.), *Géographie du monde au Moyen Âge et à la Renaissance*, Paris, Éditions du CTHS, 1989.
- RACAULT, Jean-Michel, *L'Utopie narrative en Angleterre et en France (1675-1761)*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991.
- , *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, PUPS, 2003.
- , *Robinson et compagnie. Aspects de l'insularité politique de Thomas More à Michel Tournier*, Paris, Petra, coll. « Des îles », 2010.
- , « Retraites robinsoniennes. Sécession, solitude et rédemption chez Leguat, Defoe et Longueville », *Dix-huitième siècle*, 48, « Se retirer du monde », 2016, p. 245-259.
- REIG, Daniel (dir.), *L'Île des merveilles. Mirage, miroir, mythe*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- RIEGERT, Guy, « Sources et ressources d'une île: Syra dans le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval », *Revue d'histoire littéraire de la France*, novembre/décembre 1981, p. 919-943.
- SCHALANSKY, Judith, *Pocket Atlas of Remote Islands. Fifty Islands I Have Not Visited and Never Will*, New York, Penguin Books, 2014.
- SMITH, Paul, *Voyage et écriture. Étude sur le Quart Livre de Rabelais*, Genève, Droz, 1987.
- TAGLIONI, François, « Les petits espaces insulaires face à la variabilité de leur insularité et de leur statut politique », *Annales de géographie*, 115, 2006, p. 664-687.
- TOLIAS, Georges, « Isolarii, Fifteenth to Seventeenth Century », dans David Woodward (dir.), *The History of Cartography*, t. III, *Cartography in the European Renaissance*, Chicago, The University of Chicago Press, 2007, p. 263-284.
- , « Un ammiraglio greco al servizio di Venezia. Antonio Millo e il suo isolario », dans Camillo Tonini et Piero Lucchi (dir.), *Navigare e descrivere. Isolari e portolani del Museo Correr di Venezia, XV-XVIII secolo*, cat. expo. Venise, Museo Correr, 1^{er} décembre 2001-1^{er} avril 2002, Venezia, Marsilio, 2001, p. 62-66.
- USHER, Phillip J., « *Non haec litora suasit Apollo*: la Crète dans *La Franciade* de Ronsard », *Revue des amis de Ronsard*, 22, 2009, p. 65-89.

Utopie. La quête de la société idéale en Occident, cat. expo. Paris, Bibliothèque nationale de France, 4 avril-9 juillet 2000, New York, The New York Library, 14 octobre 2000-27 janvier 2011, Paris, Bibliothèque nationale de France/Fayard, 2000.

VALLE DE LORO, Daniela, *Le Grand Insulaire et Pilotage d'André Thevet cosmographe du roi*, thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, dir. Frank Lestringant, Paris, École nationale des chartes, 2009.

VAN DUZER, Chet, « From Odysseus to Robinson Crusoe: A Survey of Early Western Island Literature », *Island Studies Journal*, 1/1, 2006, p. 143-162.

—, *Sea Monsters on Medieval and Renaissance Maps*, London, The British Library, 2013.

VERNIÈRE, Yvonne, « Îles mythiques chez Diodore de Sicile », dans François Jouan et Bernard Deforge (dir.), *Peuples et pays mythiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 159-167.

VIARD, Jean, *La Société d'archipel ou les Territoires du village global*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1994.

374

WOODWARD, David (dir.), *The History of Cartography*, t. III, *Cartography in the European Renaissance*, Chicago, The University of Chicago Press, 2007.

ZONZA, Christian (dir.), *L'Île au XVII^e siècle : jeux et enjeux*, Tübingen, Narr Verlag, 2010.

TABLE DES MATIÈRES

Ouverture. Îles et Insulaires	
Frank Lestringant	7

PREMIÈRE PARTIE ATLAS D'ÎLES

Géographie des origines, singularité et connectivité : le moment des îles, xv ^e -xvii ^e siècle	
Georges Tolia	17
Le portulan versifié de Jean Mallart	
Richard Cooper	29
Les îles grecques dans <i>Le Grand Insulaire</i> d'André Thevet : repères, refuges, exils et retraites	
Edith Karagiannis-Mazeaud	53
Les îles les plus fameuses du monde chez Du Bartas et ses commentateurs	
Jean-Claude Ternaux	71
Îles lointaines : le Japon des jésuites	
Marie-Christine Gomez-Géraud	83

DEUXIÈME PARTIE PENSER L'INSULARITÉ

L'île est un piège. Les aventures de François Leguat et de Geoffroy Atkinson	
Frédéric Tinguely	97
Sens et fonctions de l'insularité dans <i>L'Utopie</i> de Thomas More	
Alexandre Tarrête	111
« Ce n'est point une isle » : Montaigne, insulaire ?	
Wes Williams	127
Naissance de la robinsonnade. Fonctions de l'île dans <i>Le Solitaire anglais</i> (<i>The Hermit</i> , 1727) de Peter Longueville	
Jean-Michel Racault	139

TROISIÈME PARTIE
L'ÎLE, THÉÂTRE DE L'HISTOIRE

La Crète épique: <i>La Franciade</i> et la tradition des <i>isolarii</i> Phillip John Usher	163
Souverainetés intermittentes: L'île des Faisans et la perméabilité de la frontière franco-espagnole Amy Graves Monroe	175

QUATRIÈME PARTIE
FICTIONS EN ARCHIPEL

398

Rukhs, griffons et Urgs: Les îles aux monstres volants, de Marco Polo à Gabriel de Foigny Thibaut Maus de Rolley	193
L'archipel dans le <i>Roland furieux</i> de l'Arioste: Hybridité du savoir cartographique et de l'imaginaire géographique Cornelia Klettke	219
« Comme dans une île »: morale, imaginaire et roman en France au XVII ^e siècle Laurence Plazenet	237
Archipel à la dérive: Les îles inconstantes de Gomberville, territoires de la félicité ou avatars des îles du démon? Marie-Christine Pioffet	253

CINQUIÈME PARTIE
LES ÎLES DES POÈTES

« Barbare à moy ». Scève et l'île Barbe Thomas Hunkeler	269
L'île-sonnet: aux abords des <i>Regrets</i> de Du Bellay Tom Conley	281
Îléité et insularité dans les <i>Œuvres</i> (1601) du sieur de Fiefmelin Julien Gœury	299

SIXIÈME PARTIE
ÎLES ULTIMES

De Cocagne au Paradis de Mahomet : les délices de Jauja et de Chacona
Carmen Bernand 313

Les îles et le système cosmo-eschatologique de Guillaume Postel (1510-1581)
Vincent Masse.....323

CATALOGUE DE L'EXPOSITION DE LA BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE

Les îles et l'imaginaire dans les collections de la bibliothèque Sainte-Geneviève 341

Orientations bibliographiques 369

Index nominum..... 375

Index locorum 383

Activités de l'association V. L. Saulnier 391

Association V.L. Saulnier 393

Table des matières 397

